

Les paysages à l'époque moderne

Paul Delsalle – 979-10-231-2188-9



PUPS

LES PAYSAGES À L'ÉPOQUE MODERNE

**BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES HISTORIENS MODERNISTES
DES UNIVERSITÉS FRANÇAISES (AHMUF)**

Les paysages
à l'époque moderne



Les PUPS, désormais SUP, sont un service général de la faculté des Lettres
de Sorbonne Université.

© Presses de l'Université Paris-Sorbonne, 2008

© Sorbonne Université Presses, 2022

ISBN papier : 978-2-84050-554-9

PDF complet : 979-10-231-2184-1

Tirés à part :

Préface – 979-10-231-2185-8

Introduction – 979-10-231-2186-5

Florent Quellier – 979-10-231-2187-2

Paul Delsalle – 979-10-231-2188-9

Youri Carbonnier – 979-10-231-2189-6

Martine Vasselin – 979-10-231-2190-2

Claude Reichler – 979-10-231-2191-9

Maquette et réalisation : Compo-Méca s.a.r.l. (64990 Mouguerre)

d'après le graphisme de Patrick Van Dieren

Adaptation numérique : Emmanuel Marc Dubois/3d2s

SUP

Maison de la Recherche

Sorbonne Université

28, rue Serpente

75006 Paris

tél. : (33) 01 53 10 57 60

sup@sorbonne-universite.fr

<https://sup.sorbonne-universite.fr>

IMAGES ET RÉALITÉS DU PAYSAGE INDUSTRIEL AUX XVI^e ET XVII^e SIÈCLES

Paul Delsalle

Université de Franche-Comté, Besançon

Il y a mille façons de parler du paysage industriel à l'époque moderne. On pourrait présenter les grandes manufactures, comme la verrerie de Saint-Gobain ou la forge de Montbard qui sont de véritables usines, employant des centaines d'ouvriers. Il serait possible aussi de souligner l'abondance des ateliers dans une ville, par exemple les dizaines de fabriques textiles regroupées à Louviers, à Elbeuf, à Carcassonne ou à Nîmes. D'autres possibilités nous seraient offertes par les mines de charbon du côté de Liège¹, ou d'argent dans des Vosges (Plancher-les-Mines, Giromagny, Sainte-Marie-aux-Mines), par la juxtaposition des tanneries (Annonay), des coutelleries (Thiers, Langres), des clouteries (Morez) ou encore des arsenaux (Toulon, Rochefort, Lorient, Brest)². On pourrait enfin utiliser les méthodes géographiques et archéologiques, en allant sur le terrain à la recherche des activités économiques disparues : entre Poitiers et Châtellerauld, le paysage garde la trace de 20 000 carrières exploitées pour les meules de moulins³.

En la circonstance, j'aimerais présenter le paysage industriel sous un angle un peu particulier. Il me semble que l'activité économique, notamment l'industrie, est souvent dissimulée par les artistes, les auteurs de gravures ou d'aquarelles, qui ont représenté les villes de la période moderne. Je travaille sur la Franche-Comté aux xvi^e-xvii^e siècles et plus spécialement sur les liens entre cette province et les anciens Pays-Bas dont elle dépendait alors. J'ai donc choisi d'évoquer le paysage de deux villes typiquement industrielles, l'une en Flandre, Tourcoing,

1 Un témoignage a été publié récemment, celui du Grec Nicandre de Corcyre, qui décrit les mines de charbon proches de Liège, vers 1545 : *Le Voyage d'Occident*, Toulouse, Anacharsis Éditions, 2002, p. 96-98.

2 Le lecteur intéressé par ces approches pourra se reporter à Paul Delsalle, « Paisaje industrial y region industrial en Europa en los siglos XVI, XVII y XVIII », *Revista de Historia Industrial*, Barcelona, n° 14, Año 1998, p. 173-187 ; *La France industrielle aux XVI^e, XVII^e, XVIII^e siècles*, Paris, Ophrys, 1993.

3 Ma gratitude s'adresse à Alain Belmont pour les informations sur l'exploitation des meulrières.

qui est un centre textile, et l'autre dans le comté de Bourgogne (autrement dit en Franche-Comté) : Salins, ville exploitant, comme son nom l'indique, des sources d'eau salée. Mon choix de ces deux villes s'explique surtout parce que leur paysage industriel est bien spécifique, singulier et original : dans les deux cas, l'eau et les arbres constituent des composantes fondamentales du paysage de l'industrie⁴. Dans les deux cas aussi, le paysage industriel est absent des représentations iconographiques, aquarelles ou gravures. L'observateur extérieur qui ignore l'histoire de ces localités ne peut pas soupçonner l'activité économique sous-jacente. L'artiste a occulté l'industrie, volontairement ou involontairement, pour n'offrir qu'une représentation conventionnelle.

UNE INDUSTRIE DISSIMULÉE DANS LA VERDURE

30

En Flandre wallonne, Tourcoing est le type-même de la ville-atelier, du centre purement industriel qui peut passer totalement inaperçu, à cause de la perte des archives locales, mais aussi et surtout, véritable paradoxe, en raison de son paysage industriel⁵.



1. *Vue de Tourcoing*, vers 1603.

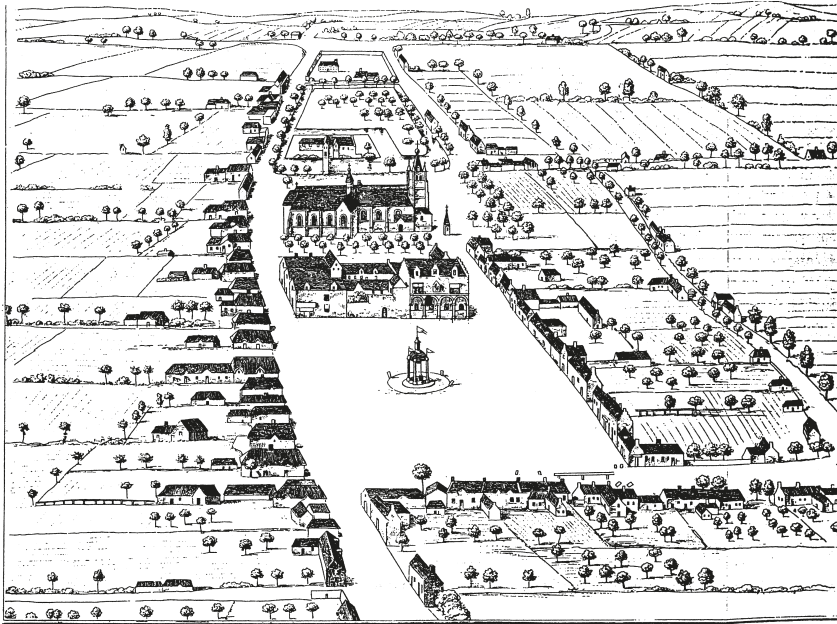
Album de Croÿ (détail), Bibliothèque nationale, Prague.

Photographie Jean-Marie Duvosquel, reproduite avec son aimable autorisation

⁴ J'ai retenu aussi ces deux exemples parce que les villes de Tourcoing et Salins ne sont pas mentionnées dans la récente *Histoire de l'Europe urbaine*, dirigée par Jean-Luc Pinol, t. 1, *De l'Antiquité au XVIII^e siècle*, Paris, Le Seuil, 2003 ; Olivier Zeller y a pourtant conçu un excellent sous-chapitre intitulé : « Une constitution d'identité : la ville industrielle », p. 671-673.

⁵ Cette destruction du fonds municipal des archives anciennes, dont il ne subsiste qu'un reliquat, est heureusement compensée par la richesse des actes notariés.

Les trop rares illustrations datant du xvii^e siècle révèlent en effet une petite localité champêtre, disons un village, environné de verdure⁶. L'aquarelle contenue dans un des Albums de Croÿ, peinte en 1603, montre quelques dizaines de maisons et de chaumières, et deux ou trois rues aux alentours d'une église, le tout au milieu des arbres : une image bucolique⁷. De même, la gravure d'Antoine Sanderus, vers 1640, présente aussi quelques dizaines de maisons autour d'une vaste place, près d'une grosse église, d'un château et, au-delà, des jardins, des arbres, des vergers, des champs⁸.



2. *Vue de Tourcoing*, vers 1640.
Gravure de Sandérus. Photographie Paul Delsalle

Or, à l'époque exacte de la confection de ces illustrations, cette bourgade est en réalité peuplée d'environ 12 000 habitants et constitue un des grands centres européens du peignage de la laine. Toutefois, il n'y a pas forcément de décalage entre la réalité et la représentation artistique⁹.

6 Les documents iconographiques mentionnés ici sont reproduits dans l'article important de Jean-Marie Duvosquel, « La seigneurie des Poutrains, un domaine de Charles de Croÿ à Tourcoing, d'après les cadastres et Albums du duc (1593-1597) », *Bulletin de la Commission historique du département du Nord*, t. XLVII, 1993, p. 19-64. Je remercie mon collègue et ami Jean-Marie Duvosquel, qui m'a autorisé à reproduire ici deux de ces documents.

7 Bibliothèque nationale, Prague.

8 Bibliothèque royale Albert I^{er}, Bruxelles : Ms 16.823 ; Antoine Sanderus, *Icones urbium, villarum, castellarum et coenobiorum Gallo-Flandriae*, planche n° 15, f° 33 v°-34 r°.

9 Paul Delsalle, « Une Ville textile sous les vergers », *De Franse Nederlanden*, p. 125-144.

Pour comprendre ce paradoxe, il faut remonter à la fin du Moyen Âge. Dans la vallée de la Lys se développe un artisanat puis une industrie de la draperie, produite dans les villages, et exportée au loin en Europe, à Marseille, aux îles Baléares, en Égypte, en Syrie, à Venise et surtout autour de la mer Baltique et jusqu'à Novgorod¹⁰. Lille s'octroie le monopole de la draperie. La croissance économique s'accompagne d'un essor démographique dans toute la région, surtout à Tourcoing qui se spécialise dans le peignage, phase méprisable mais libre de toute contrainte¹¹. Au milieu du xv^e siècle, on dénombre 1 300 âmes. Dès le milieu du xvi^e siècle, il y a environ 7000 habitants. Un document, non daté mais datable entre 1535 et 1585, avance même le chiffre de 3 000 familles soit 15 000 habitants, mais il est peu crédible et sûrement exagéré¹². Vers 1600, on compte au moins 12 000 habitants, ce que confirme le très grand nombre de baptêmes, plus de 400 par an vers 1620. En un siècle et demi, la population a donc été multipliée par dix¹³. Avec un tel seuil démographique, on pourrait parler de ville.

32

On y trouve en effet des institutions, un hôtel de ville, un siège d'inspection des étoffes, un chef-lieu de doyenné, des foires et marchés, une franche foire instituée en 1491, un hospice-hôpital, puis trois couvents et un collège. Toutefois, la localité n'est pas fortifiée. Tout au plus y a-t-il une sorte de clôture, quelques murs, et des portes, mais rien qui ressemblerait à des murailles. De ce fait, son paysage, qui n'est pas monumental, la rend indigne des représentations urbaines classiques. Pour qualifier Tourcoing, le terme de « ville » est d'ailleurs de moins en moins utilisé au cours du xvii^e siècle et surtout du xviii^e siècle ; on ne parle plus que de « bourg », bien que la localité ait presque toujours plus de 10 000 habitants.

Un centre industriel se distingue d'un centre artisanal par une main-d'œuvre abondante¹⁴. Le nombre d'ouvriers et d'ouvrières varie ici entre 6 000 et 10 000, du début du xvii^e siècle à la fin du xviii^e siècle. La variation du nombre d'ouvriers

10 Denis Clauzel et Sylvain Calonne, « Artisanat rural et marché urbain : la draperie à Lille et dans ses campagnes à la fin du Moyen Âge », *Revue du Nord*, t. LXXII, n° 287, 1990, p. 531-573. Voir la carte p. 569.

11 Paul Delsalle, « De Tourcoing à Roubaix (xiii^e-xvi^e siècles) : note sur le décalage de l'essor industriel textile », *Revue du Nord*, t. LXXII, n° 287, 1990, p. 531 ; *Tourcoing sous l'Ancien Régime*, Tourcoing, Archives municipales, 1987 ; *La Vie quotidienne à Tourcoing autrefois*, t. I : *Les gens du textile, xvi^e-xviii^e siècles* ; t. II, *Paysage et société, xvi^e-xviii^e siècles*, Lille, 1988 et 1989 ; « Paysage urbain et spécialisation textile », *L'information historique*, 1989, n° 2, p. 81-89.

12 Archives départementales du Nord : B 1631 (3).

13 Pour les détails et les références, Paul Delsalle, *Douze mille Tourquennois au temps des Archiducs, 1598-1633*, Tourcoing, Archives municipales, 1990.

14 Le cas le plus comparable à Tourcoing serait sans doute celui d'Hondschoote, admirablement étudié par Émile Coornaert, *Un centre industriel d'autrefois. La draperie-sayetterie d'Hondschoote (xvi^e-xviii^e siècles)*, Paris, PUF, 1930.

s'explique par les aléas de la conjoncture économique, politique et même religieuse. Au XVI^e siècle, le protestantisme a reçu un bon écho dans les milieux populaires et s'est développé jusqu'à la crise iconoclaste de l'été 1566, suivie de la répression menée par le duc d'Albe. Une émigration d'ouvriers s'en est suivie, vers Canterbury puis vers Leyde, devenue aussi cité du peignage de la laine¹⁵. À Tourcoing, soixante-dix pour cent de la population, hommes, femmes et enfants travaillent dans des conditions extrêmement pénibles, constituant un véritable prolétariat ouvrier. Dès 1622, on évoque « un peuple qui est en sy grand nombre et merveilleusement appauvri » et en 1775 « une imperméable et irraisonnable petite populace qui se trouve en ce lieu »¹⁶ ! Les registres du vingtième denier en 1601 prouvent qu'une famille sur trois n'est ni propriétaire, ni locataire, simplement sous-locataire. Au total, une ville pleine de pauvres gens.

Le paysage industriel offre ici une atmosphère singulière. Le peignage est la phase primaire du travail textile, consistant à préparer les fibres pour la filature. Le peignage de la laine nécessite de l'eau. Or, le centre de Tourcoing se situe exactement sur la ligne de partage des eaux entre le bassin de la Lys et le bassin de l'Escaut, au point le plus haut, là où l'eau est la plus pure, comme cela sera encore l'argument de qualité avancé par les industriels au milieu du XX^e siècle¹⁷.

Tout le peignage de la laine s'effectue à domicile. Il n'y a pas de manufacture, de gros ateliers, mais des centaines ou des milliers de tout petits ateliers, à la maison. La laine en suint (c'est-à-dire brute, avec du crottin et autres impuretés) est lavée dans des fossés, le long des rues, comme à Beauvais¹⁸, et dans des fosses qui se trouvent derrière les maisons, dans les jardins, et qui ont été des lieux d'accidents et de noyade de petits enfants¹⁹.

15 Gemeentearchief Leiden : fichier des habitants ; N.W. Posthumus, *De Geschiedenis van de Leidsche Lakenindustrie*, La Haye, Nijhoff, 1933 ; Paul Delsalle, « L'apport des réfugiés wallons en matière de technique du peignage manuel de la laine, en Angleterre et en Hollande à la fin du XVI^e siècle et au XVII^e siècle : une note de recherche », *Revue du Nord*, hors-série, collection Histoire, n° 12, 1996, p. 61-70.

16 J'ai développé ces aspects dans un article « trans-frontalier » : Paul Delsalle, « Aux origines du développement industriel de la région de Roubaix-Tourcoing-Mouscron (XVI^e-XIX^e siècles) », *Mémoires de la Société d'histoire de Mouscron et de la région*, t. XIII, fascicule 2, 1991, p. 13-28.

17 Paul Delsalle, « Archives et patrimoine technique, un exemple méthodologique : le peignage manuel de la laine (XVI^e-XIX^e siècles) », *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse*, 1992, n° 825, p. 79-86.

18 « La nature marécageuse du sol urbain accroissait l'insalubrité de la ville. Les ruisseaux qui la sillonnaient, qui servaient à la fois au lavage des laines (...) », Pierre Goubert, *Cent mille provinciaux au XVII^e siècle, Beauvais et le Beauvaisis de 1600 à 1730*, Paris, Flammarion, 1968, p. 263.

19 Archives municipales de Tourcoing : FF 11 ; 1 S 4 ; Archives départementales du Nord : tabellion n° 7174, n° 7187, n° 7209, n° 7210, n° 7212, n° 8522.



3. *Vergers et fosses pour le travail textile*, vers 1603.
Album de Croÿ (détail), Bibliothèque nationale, Prague.
Photographie Jean-Marie Duvosquel, reproduite avec son aimable autorisation

L'eau de pluie, fréquente, est aussi soigneusement recueillie²⁰. La laine lavée est ensuite séchée sur des « toupioles », sorte de tréteaux disposés dans les jardins. De nombreux actes notariés comportent des mentions de cette utilisation des espaces extérieurs : « un héritage situé au Bocquet audit Tourcoing avec droit d'aller curer et seicher linges, laines et sayettes sur la pature »²¹.

Les arbres fruitiers joignent l'utile à l'agréable : ils contribuent à freiner le vent pour protéger les toupioles et les écheveaux de laine. En 1737, Antoine Prus est victime d'un vol de laine : « on lui a volé quatre livres ou environ de fil de sayette qu'il avait mis sécher sur des toupioles » dans son jardin²². Au total, on compte plus de 500 hectares de jardins et de vergers utilisés par les peigneurs.

Le reste du travail s'accomplit dans la maison de chaque peigneur. Le peignage de la laine se fait à l'aide de grands peignes, très lourds, dont les longues dents sont graissées avec du beurre. Les ouvriers font donc chauffer des récipients remplis de beurre pour y tremper les dents du peigne. La consommation de cette

²⁰ Archives de l'État, à Tournai : fonds de la seigneurie de Comines, n° 15 : une fosse est bien représentée sur le cartulaire de la seigneurie des Poutrains, en 1593.

²¹ Archives départementales du Nord : tabellion, n° 8504 (en 1773).

²² Archives municipales de Tourcoing : FF 14.

matière grasse (venant d'Irlande au xvii^e siècle et plus tard de Russie) est, selon une enquête réalisée en 1693, de deux à quatre tonnes par semaine ! L'odeur qui se dégage du chauffage de ces beurres rances participe du paysage industriel. Il y a bien dans ce cas, qui représente celui de toutes les localités pratiquant le peignage, un véritable paysage olfactif, probablement désagréable pour la population²³.

Le charbon de bois utilisé pour le chauffage est aussi considérable, estimé à 6 millions de kg par an. Il y a un marché au charbon de bois sur une place de la ville. Des attelages considérables, en provenance de la forêt de Mormal, viennent y déverser leur contenu, dans d'immenses nuages de poussière²⁴. En 1702, l'octroi sur les marchandises qui entrent en ville réserve une mention au « chariot de charbon de bois attelé de dix bœufs »²⁵. Voilà encore un élément caractéristique de ce paysage industriel.

Les peigneurs doivent ensuite dégraisser les écheveaux à l'eau puis les faire sécher sur les toupioles. À Leyde, cela se fait sur tous les espaces disponibles même sur les parapets des ponts comme on le voit sur un tableau d'Isaac Van Swanenburgh exposé à l'ancienne halle aux draps.



4. *Le travail textile à Leyde.*

Tableau de Isaac van Swanenburgh (détail).

Musée de la Halle aux draps, Leiden (NL). Photographie Paul Delsalle

23 On trouvera des points de comparaison utiles, mais pour la période postérieure, dans l'ouvrage d'Alain Corbin, *Le Miasme et la jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, xviii^e-xix^e siècles*, Paris, Flammarion, 1982.

24 *Discours à la séance solennelle de la Société des Sciences de Lille*, Lille, 1864.

25 Archives départementales du Nord : C int. 3486.

Ce paysage tourquennois a subsisté jusqu'à la Révolution française. Placée au milieu du front, la ville a été saccagée par les armées, a perdu une bonne partie de ses habitants et de son activité. Au début du XIX^e siècle, une nouvelle industrialisation s'est produite, mais cette fois avec des ateliers puis des usines.

LES TROIS PAYSAGES INDUSTRIELS DE SALINS

36

Le cas de Salins est très différent. Plusieurs sources d'eau très fortement salée sont exploitées depuis la Préhistoire, très exactement en 3334 avant Jésus-Christ selon les derniers résultats des études archéologiques menées sur place. Au Moyen Âge, Salins est devenu « un complexe industriel parmi les plus imposants d'Europe »²⁶, produisant environ 7 000 tonnes de sel par an (en 1467), soit 20 tonnes par jour²⁷ ! Les chiffres du début du XVII^e siècle sont plus modestes : 2047 tonnes en 1632, soit environ 5,6 tonnes par jour. La baisse s'expliquerait par la chute de la salinité (20 % au XV^e siècle contre 10 % au XVIII^e siècle), ce qui nécessite aussi beaucoup plus de chauffage et donc de bois.

Trois entreprises se partagent l'exploitation, en théorie. En réalité, il n'y en a qu'une seule. La première est la Grande Saunerie ou saunerie du Bourg-Dessus. Depuis le XIII^e siècle, elle appartient à la famille de Chalon. Par héritage et confiscation, elle passe ensuite aux Habsbourg, devenus comtes de Bourgogne, jusqu'en 1678 lorsque Louis XIV s'en empare. Cette entreprise forme une source de profit considérable. La comptabilité du comté de Bourgogne, pour l'année 1590, inscrit le profit de 114 000 livres pour les salines, ce qui représente 60 % des recettes domaniales²⁸. La deuxième entreprise, appelée la chaudière de Rosières, n'est qu'une annexe de la Grande Saunerie. Enfin, la troisième s'appelle la Saunerie du Bourg-Dessous ou puits à muire, et elle appartient collectivement à un groupe de rentiers (ecclésiastiques, nobles, bourgeois) mais techniquement elle est aussi une dépendance de la Grande Saunerie²⁹.

26 Jean-François Bergier, *Une histoire du sel*, Paris, PUF, 1982, p. 82. Que Jean-François Bergier accepte ma reconnaissance pour la conversation que nous avons eue sur ce sujet, à Prato.

27 *Les Salines de Salins au XIII^e siècle, cartulaire et livre des rentiers*, édité par René Locatelli, Denis Brun, Henri Dubois, Besançon, Annales littéraires de l'Université, 1991, p. 28-48.

28 Denis Grisel, Patricia Guyard, *Trésor des chartes des comtes de Bourgogne et chambre des comptes de Dole ; documents sur l'administration du domaine et la féodalité du comté de Bourgogne (XIII^e-XVIII^e siècles)*, Besançon, Archives départementales du Doubs, 2000, p. 20-30.

29 Archivo General de Simancas : Estado 528 (1), 1253 (18), 2167 (33) ; Secretarias provinciales 2558 (74-128), 2562 (13), 2567 (5) ; Archives départementales du Jura : série A, fonds des salines de Salins.

Trois paysages industriels différents peuvent être mis en évidence. Le premier est souterrain, et n'est donc visible que des employés, sinon des visiteurs de marque. Les sources sont en effet captées par des puits, creusés au Moyen Âge³⁰, afin d'obtenir une plus forte salinité. Une immense galerie, véritable cathédrale souterraine, permet la communication entre toutes les installations³¹. Des machines permettent ensuite de remonter l'eau salée (appelée muire) en surface, à l'aide de chaînes sans fin de barils ou de tonnelets, appelées « noria », « signole » ou encore « paternoster » puisque ce système rappelle celui d'un chapelet³². Une de ces roues est bien représentée sur une tapisserie (début XVI^e siècle) de la vie de saint Anatoile³³. Les roues sont actionnées par des manèges à chevaux, comme on le voit sur une gravure de 1593³⁴ et une autre du début du XVII^e siècle³⁵, puis, vers 1750, par la force hydraulique, malheureusement moins efficace en période d'étiage car le torrent (la Furieuse) qui longe l'usine à un débit très irrégulier.

Le deuxième paysage se présente en surface. La saline (ensemble formé par les trois salines) a donné naissance à une vraie ville, peuplée de 1235 feux³⁶ en 1614, soit 6 000 à 7 000 habitants, et très fortifiée. Les deux anciens bourgs médiévaux ont été réunis. Il y a quatre églises paroissiales, trois collégiales, plusieurs hôpitaux et de nombreux couvents. Comme dans le cas de Tourcoing, les représentations iconographiques ne retiennent pas les éléments caractéristiques d'un paysage industriel. Par exemple, le « portrait » de Salins publié à Bâle dans la *Cosmographie* de Sebastian Münster en 1544 montre les murailles, les églises et les maisons. Aucun symbole graphique (pour la fumée ou la vapeur) n'attire l'attention sur un éventuel établissement industriel. Or la saline y est bien représentée, et au premier plan. Ce qui est figuré pourrait passer pour un clos abbatial dominé par de puissantes tours³⁷.

30 Ces puits ont malheureusement été comblés en 1846 !

31 Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon : collection Chifflet, Ms 44, f^o 71 ; dessin d'A. Chastel.

32 Hauptstaatsarchiv Stuttgart : N 220, T LIX ; le dessin est reproduit par André Bouvard, « Un ingénieur à Montbéliard, Henrich Schickhardt, dessins et réalisations techniques (1593-1608) », *Société d'émulation de Montbéliard, Bulletin et mémoires*, n^o 123, p. 7-98 ; voir la reproduction p. 20.

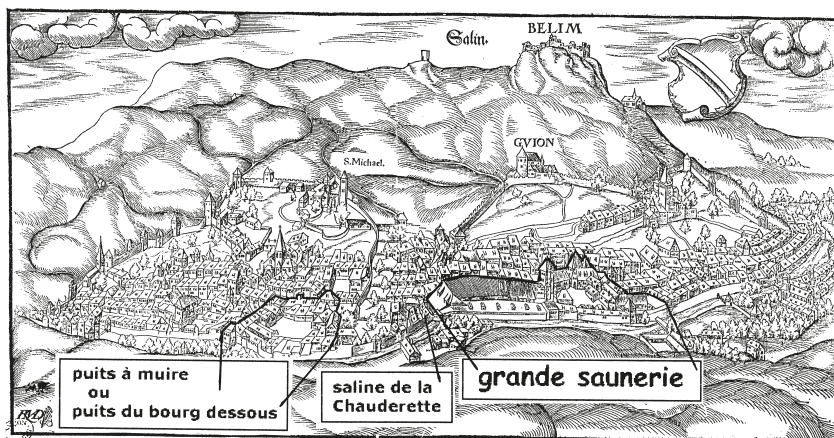
33 Musée du Louvre, Paris.

34 Hauptstaatsarchiv Stuttgart : N 220, T LIX ; voir ci-dessus.

35 Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon : collection Chifflet, Ms 44, f^o 71.

36 Archives départementales du Doubs : 2 B 270.

37 L'étude archéologique d'un tel site est difficile ; cf. Olivier Simonin, « Entre sel et terre : la Grande Saunerie de Salins-les-Bains, archéologie et histoire », dans *Éclats d'histoire*, Besançon, Cêtre, 1995, p. 87-90.



5. La ville et les salines de Salins.

Gravure tirée de «La cosmographie universelle» de Sebastien Munster, e 1544

Photographie Paul Delsalle

38

Cette saline est elle-même une petite ville dans la ville, avec ses propres murailles, sévèrement gardées. On y trouve toutes les installations, les ateliers appelés « bernés » avec les chaudières pour l'évaporation de l'eau salée remontée à la surface, mais aussi des forges et de grands entrepôts pour le bois et le sel. Sur les sommets voisins, des forteresses surveillent et protègent la saline. Du haut de ces forts, sans doute voit-on en permanence la vapeur d'eau qui s'élève, et sûrement aussi la fumée. Dans cet ensemble monumental, la main-d'œuvre est plus nombreuse qu'on ne l'a dit. Un document du début du XVII^e siècle parle d'environ 800 personnes³⁸. Toutefois, j'ai retrouvé récemment un autre texte de la même époque qui donne un relevé détaillé de la main-d'œuvre employée dans chaque atelier et aboutit au nombre de 1040 personnes³⁹. Encore ne s'agit-il là que du personnel interne. En effet, la saline utilise encore les services d'une abondante main-d'œuvre à l'extérieur.

Le troisième paysage industriel est en effet externe à la ville⁴⁰. Toute la région est marquée par l'industrie de Salins, très xylophage⁴¹. Pour chauffer l'eau, il faut du bois, beaucoup de bois : « tant de bois, que l'on ameigne tous les jours, que c'est chose merveilleuze », écrit Philippe de Vigneulles, bourgeois

38 Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon : collection Chifflet, Ms 44, f° 67 et f° 114.

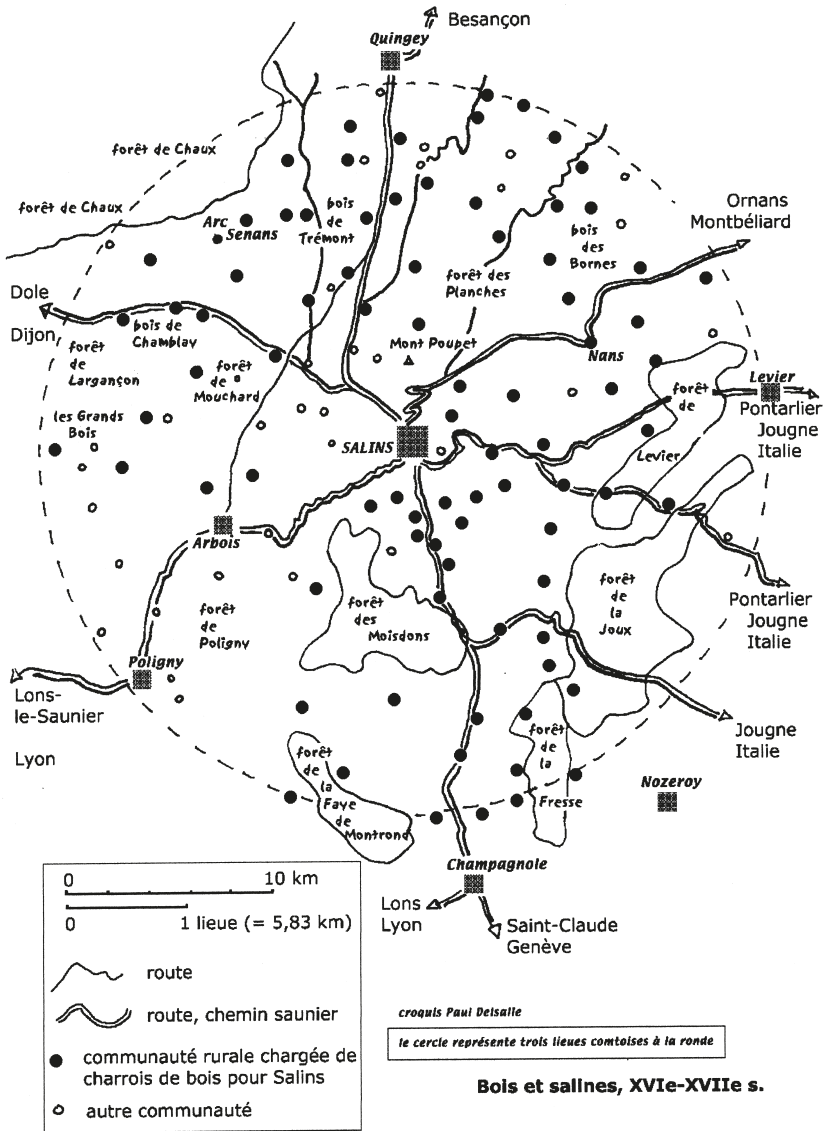
39 *Ibid.*, f° 68 et f° 115.

40 Archives départementales du Doubs : 1 Fi 1454 ; belle carte du ressort de Salins, datant de la fin XVI^e siècle ou du début XVII^e siècle.

41 Le cas de Salins n'est pas unique. « Toutes les recherches le montrent, le XVI^e siècle est un siècle charnière durant lequel les politiques de préservation des bois accèdent au statut d'enjeu général », Marie-Christine Bailly-Maître, « Matières premières, artisanats et paysages », dans *L'Homme et la nature au Moyen Âge*, Actes du Congrès archéologique, Grenoble, 1993, dir. Michel Colardelle, Paris, Errance, 1996, p. 217-221.

de Metz, pèlerin se rendant à Saint-Claude en 1512⁴². On consomme 10 à 12 millions de « chevasses » ou fagots en 1529⁴³. Un contrat est signé pour la fourniture de quatre-vingt millions de fagots en 1624, ou plus exactement « de 79 465 850 chevasses et fascines »⁴⁴. Les essences les plus appréciées sont le hêtre et le charme, puis, dans une moindre mesure, le chêne⁴⁵, le tremble et le sapin⁴⁶. On estime la consommation à 35 000 stères au XVII^e siècle (cinq fois plus qu'une verrerie au XVIII^e siècle), ce qui suppose en permanence l'exploitation forestière de 6 000 hectares, dans un système à très courte révolution, donc en taillis⁴⁷. Pour cela, tous les bois situés à trois lieues à la ronde sont réservés à Salins. Il s'agit de la lieue comtoise, longue de 5,86 km soit un paysage transformé par les bûcherons à 18 km à la ronde. Des dizaines de communautés rurales sont mobilisées pour le transport du bois⁴⁸. Plusieurs forêts, comme celles de Levier, Joux, des Moidons et de la Faye de Montrond, sont entièrement gérées pour les salines. En réalité, les bois peuvent venir de quatre, cinq et même parfois de six lieues⁴⁹.

- 42 Chronique publiée par Jules Gauthier, *Annuaire du Doubs*, 1898, p. 40-44.
- 43 Archives départementales du Doubs : B 2108 ; voir l'étude très neuve de Patricia Guyard, « Exploitation et réglementation des forêts autour de la grande saunerie de Salins. Contribution à l'histoire forestière comtoise (1470-1570) », dans Paul Delsalle et Laurence Delobette, *La Franche-Comté à la charnière du Moyen Âge et de la Renaissance*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2004, p. 267-312 ; voir aussi André Bouvard, « Les économies de bois de chauffage dans les salines européennes à la fin du XVI^e siècle et au début du XVII^e siècle », *Bulletin de la Société d'émulation de Montbéliard*, n° 111, 1989, p. 255-307.
- 44 Archives départementales du Doubs : B 2112. Pour la terminologie, cf. Paul Delsalle, *Lexique pour l'étude de la Franche-Comté à l'époque des Habsbourg (1493-1674)*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2004.
- 45 Archives départementales du Jura : A 18 ; nombreuses mentions de chêne.
- 46 Heinrich Schickhardt évoque l'utilisation du hêtre ; cf. André Bouvard, « Heinrich Schickhardt, technicien des salines. Les techniques de fabrication du sel vers 1600. Les salines de Salins et de Saulnot à la fin du XVI^e siècle », *Bulletin de la Société d'émulation de Montbéliard*, n° 106, 1983, p. 55-115.
- 47 Archives départementales du Doubs : B 1812 ; 35 000 stères selon *Les Hommes et la forêt en Franche-Comté*, Paris, Bonneton, 1990, p. 92.
- 48 Archives générales du royaume de Belgique, Bruxelles : Conseil des finances, n° 429.
- 49 Archives départementales du Jura : A 18 : « pour le fait de contraindre les charretiers tant dudit Salins que a quatre lieues alentour dudit lieu de charroier bois en ladite saunerie quatre jours la sepmaine si plus ne peuvent » (Salins, 1577) ; Archives départementales du Doubs : B 239 à B 444 ; « quatre à cinq lieues à la ronde » (en 1601) d'après André Hammerer, *Sur les chemins du sel. Activité commerciale des sauneries de Salins du XIV^e au XVII^e siècle*, Besançon, Cêtre, 1984, p. 190 ; la place nous manque ici pour détailler la législation concernant l'usage des bois autour de Salins à six lieues à la ronde, cf. le *Recueil des ordonnances et edictz de la Franche-Comté de Bourgogne*, publié par Jean Petremand, Dole, 1619, p. 311.



6. Carte des bois pour les salines de Salins. Carte Paul Delsalle

Ce paysage est donc marqué, parcouru, par les convois, les charrois incessants. Bien entendu, ce sont les chariots de sel qui quittent la ville mais il y a surtout les chariots de bois qui convergent vers la saline. Le site, très encaissé, de Salins, dans les gorges de la Furieuse, ne facilite pas les croisements des chars ou des charrettes. Les embouteillages sont permanents et il y a parfois huit jours d'attente pour entrer ou pour sortir⁵⁰.

⁵⁰ Hammerer, *op. cit.*, p. 98.

Cela se traduit aussi par des animaux tractants et par des portefaix. Un document daté de 1570 prétend que « le nombre des coppans, chargeans et enlevans lesdictz bois (...) est si grant qu'il exede a plus de trois a quatre mil personnes », tant hommes que femmes puisqu'il ajoute : « si fort addonnees ausdictz coppaiges et vendaiges de bois qu'ilz en delaissent toutes aultres entreprises si avant que oultre l'interest de Sa Majesté [Philippe II] et du publicque a la cuytte que dessus l'on ne peult retrouver audict lieu de Salins ouvriers et ouvrieres a journees pour besongner es vignes »⁵¹. Il y a effectivement un important vignoble à Salins, occupant plus de 500 hectares⁵².

Une multitude de chevaux est donc aussi nécessaire, les puissants chevaux comtois capables de débarder en forêt montagneuse et de tracter une tonne. Au début du XVII^e siècle, un texte l'affirme : « environ 3000 chevaux et bien huict vingt [= 160] mulets que ne sont employer a aultre usaige que au charroy des bois »⁵³. Une enquête réalisée en 1629 met en évidence la nécessité de « se résoudre a faire achapt d'une quantité de chevaulx pour atteler cent charriotz et de quelques deux cens muletz pour servir ordinairement a la conduite dudit bois »⁵⁴. Cependant, un autre document du début du XVII^e siècle donne un chiffre plus précis et deux fois plus important : « 6 833 chevaux, mulets et ânes »⁵⁵. Sans doute y a-t-il là aussi les animaux utilisés pour le transport du sel. On utilise des chariots portant souvent 6 à 8 « charges » de sel, soit environ 600 à 800 kg, mais parfois jusqu'à 20 « charges » de sel, soit environ deux tonnes. Un char nécessite ainsi entre deux et sept chevaux.

Qui dit chevaux, dit avoine ou herbe. On estime qu'il y a en permanence dans la ville de Salins, entre soixante et cent attelages vers 1502-1515, et environ 200 vers 1631-1632, rien que pour le transport du sel⁵⁶. Ajoutons-y ces 3 000 chevaux dans les environs. Un cheval consomme 40 à 50 kg d'herbe, ou 25 kg d'avoine ou d'orge⁵⁷, sans oublier 50 litres d'eau, par jour. Cela donne une idée des entrepôts d'avoine ou d'herbe nécessaires, en ville et dans le voisinage. L'avoine est l'une des

51 Archives départementales du Doubs : 2 B 2247, f° 27 ; « ilz se y retrouvent et assemblent par quatre vingt cent et quelques fois plus ».

52 On dénombre 563 hectares plantés en vignes à la fin du XVIII^e siècle, soit 23% du finage ; Jean-Claude Voisin, « Le domaine viticole du chapitre Saint-Anatoile de Salins à la fin du XVIII^e siècle », *Mémoires de la Société pour l'histoire du droit et des institutions des anciens pays bourguignons, comtois et romands*, 1977, p. 273-280.

53 Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon : collection Chifflet, Ms 44.

54 Archives départementales du Doubs : 2 B 624.

55 Bibliothèque d'étude et de conservation, Besançon : collection Chifflet, Ms 44, f° 68 ou 115. Des historiens ruralistes ont mis en évidence l'absence des ânes en Franche-Comté à la fin du XVIII^e siècle ; en tout cas les ânes sont bien présents aux XVI^e et XVII^e siècles.

56 Hammerer, *op. cit.*, p. 239.

57 Bibliothèque de l'Arsenal, Paris : Ms 7236 et Ms 7238 ; à Courlaoux, les chevaux mangent de l'avoine (en 1625-1635) et « tant orge qu'avoine » (en 1652).

cultures principales dans la région. On peut imaginer aussi sans peine une autre conséquence, la quantité considérable de fumier récupérable pour enrichir les terres voisines, mais à vrai dire tout cela reste à étudier⁵⁸.

L'hiver est très enneigé dans le Jura à cette époque. Pour franchir le col de Jougne en janvier 1591, on utilise aussi des grandes luges, chargées chacune de 200 kg de sel, tirées par les chevaux et les juments⁵⁹.

Tout le réseau routier est sous le contrôle des salines, qui s'occupent des « chemins », c'est-à-dire des routes, mais aussi des ponts, afin de servir le plus efficacement possible la clientèle en Franche-Comté et ailleurs : Bourgogne, Bresse, cantons suisses. Les chemins pavés sont inspectés « pour plus grande facilité et commodité de l'abondance des charriotz qui conduysent journellement bois pour le service et usage desdites saulneries »⁶⁰.

*

* *

42

Tout change au milieu du XVIII^e siècle. L'approvisionnement en bois, le coût du transport et, donc, le prix de revient du combustible posent de plus en plus de problèmes. La décision est prise en 1760 de transférer les installations de la saline royale en bordure de l'immense massif de la forêt de Chaux, réserve inépuisable de combustible. Pour cela, on construit une canalisation double, de deux fois 21 km de long, d'abord en bois puis en fonte, pour conduire la saumure jusqu'à la nouvelle saline⁶¹. Cette usine nouvelle est conçue par Claude-Nicolas Ledoux. L'architecte visionnaire l'imagine dans une cité idéale, futuriste, appelée Chaux, édifiée entre les deux villages d'Arc et de Senans. La seule partie construite, à peine un quart du projet initial, est désormais inscrite par l'UNESCO au Patrimoine mondial de l'Humanité, malheureusement sans la ville de Salins, dont elle est pourtant la fille naturelle⁶². Cette saline d'Arc-et-Senans témoigne d'une autre histoire et d'un autre paysage industriel de l'époque moderne finissante.

58 À titre comparatif, on peut lire la description de la saline de Hall, près d'Innsbruck, donnée par Heinrich Schickhardt, *Voyage en Italie, novembre 1599-mai 1600*, Société d'émulation de Montbéliard, 2002, p. 233-234, traduite par Geneviève Carrez et commentée par André Bouvard. Tout compris, cette saline emploie environ mille personnes.

59 Hammerer, *op. cit.*, p. 68 et p. 165.

60 Archives générales du royaume de Belgique, Bruxelles : Conseil privé, n° 173-25 ; Paul Delsalle, *La Franche-Comté au temps des Archiducs Albert et Isabelle, 1598-1633, documents choisis et présentés*, Besançon, Presses universitaires franc-comtoises, 2002, p. 268.

61 Albert Hahling, « La technique des canalisations en bois », dans Jean-François Bergier, *Une histoire du sel*, *op. cit.*, p. 221.

62 Le classement d'Arc-et-Senans sans prendre en compte le patrimoine monumental de Salins me semble une aberration puisqu'il porte préjudice à une heureuse mise en valeur de la cité du sel et à son histoire bi-millénaire.

TABLE DES MATIÈRES

Jean-Marie Constant	
Préface	7
Jean-Robert Pitte	
Introduction	11
Florent Quellier	
« Le spectacle de l'arboriculture fruitière » : un ordonnancement du monde. L'exemple des campagnes parisiennes aux XVII ^e -XVIII ^e siècles	15
Paul Delsalle	
Images et réalités du paysage industriel aux XVI ^e et XVII ^e siècles	29
Youri Carbonnier	
Images du paysage urbain : des sources pour connaître la ville moderne	43
Martine Vasselin	
La naissance du paysage comme forme artistique dans l'Europe du XVI ^e siècle	69
Claude Reichler	
Les Alpes suisses et les voyages dans l'Europe moderne	99

